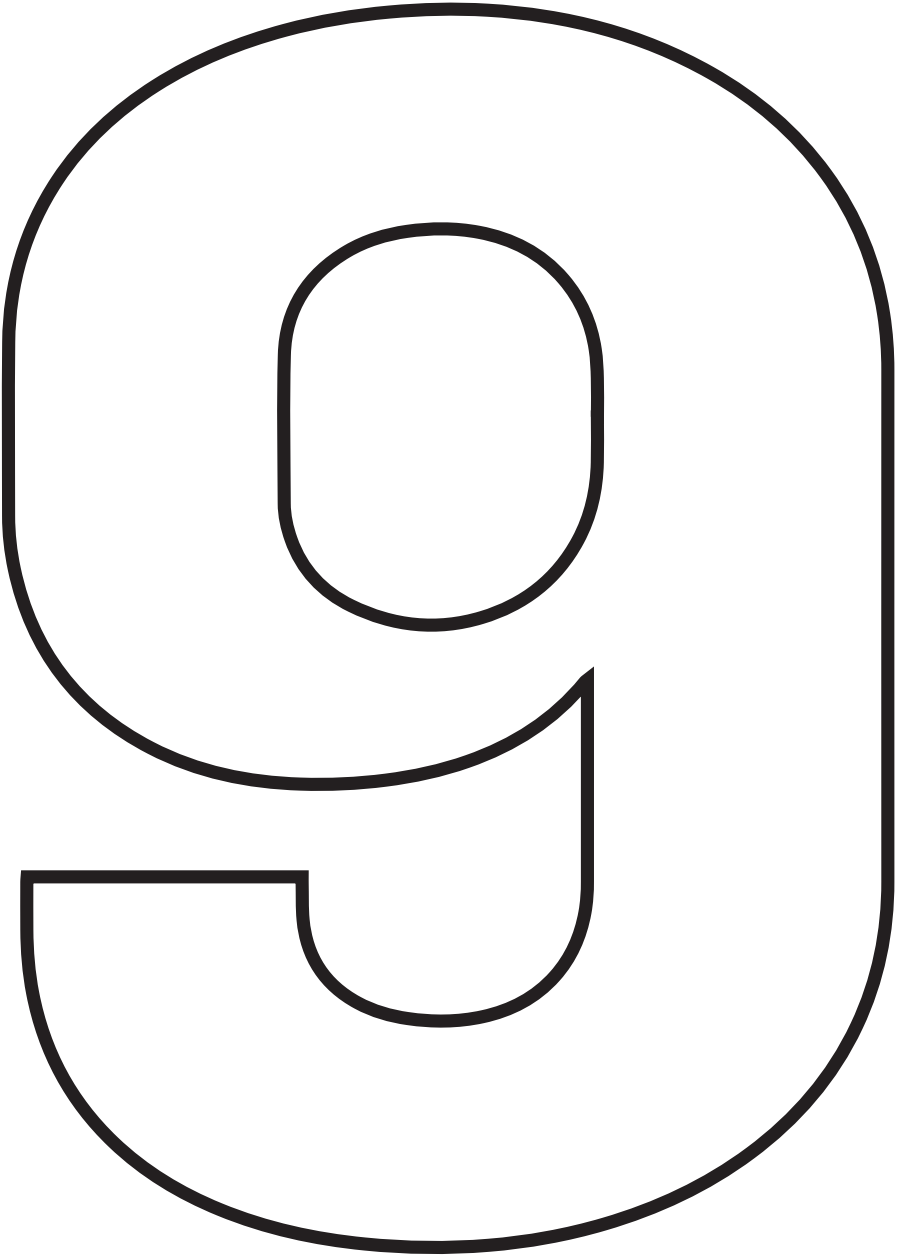


C'est arrivé
la nuit



Du même auteur chez À vue d'œil :

La Dernière des Stanfield

Une fille comme elle

L'Horizon à l'envers

Ghost in Love

Marc Levy

C'est arrivé
la nuit



Dessins de Pauline Lévêque.

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris

Versilio, Paris, 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0473-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. »

Victor HUGO

*Aux huit personnes
dont je ne peux révéler les noms
et sans qui cette histoire
n'aurait jamais vu le jour.*

Toute ressemblance
avec des personnes existantes
ou des faits réels
serait bien sûr pure coïncidence...



Salle de visioconférence. L'écran scintille, le haut-parleur grésille. Connexion établie à 00 h 00 GMT par protocole crypté.

— *Vous m'entendez ?*

— Je vous entends très bien, et vous ?

— *Le son est clair, mais je ne reçois pas encore l'image.*

— Cliquez sur le bouton vert en bas de votre écran, celui avec une icône représentant une caméra, voilà, maintenant nous nous voyons. Bonjour.

— *Comment dois-je vous appeler ?*

— Ne perdons pas de temps, j'ignore si nous pourrions rester là très longtemps.

— *Nous sommes le...*

— Il était convenu avant de fixer cet entretien qu'il n'y aurait aucune indication de date ou de lieu sur l'enregistrement.

— *Alors, commençons...*

00 h 02 GMT. Début de retranscription.

— *Un jour viendra où des étudiants s'interrogeront sur vos choix, sur un parcours qui vous a conduite à la clandestinité et privée de la plupart des réjouissances qu'offre la vie. Qu'aimeriez-vous leur dire avant qu'ils vous jugent ?*

— Que le sort des autres me préoccupait autant que le mien. Le sentiment que j'éprouvais m'a forcée à regarder le monde au-delà de ma seule condition, à ne pas me contenter de m'offusquer, de protester, de condamner, mais à agir. Et le Groupe 9 en était le moyen. Pourquoi ? Afin que d'autres se préoccupent aussi d'un avenir qui deviendrait inéluctablement le leur, avant qu'ils en comprennent les conséquences. Pour préserver leurs libertés... la liberté ! J'imagine que, formulé ainsi, cela peut paraître grandiloquent, mais vous penserez bien à écrire dans votre article qu'au moment où je me confie à vous, mes amis et moi

sommes activement recherchés et risquons d'être éliminés ou de passer le restant de nos vies enfermés. J'espère que cela apportera une touche d'humilité à mon propos. Tout cela finalement, je l'ai fait parce que j'aimais, parce que j'aime. La peur est venue ensuite.



1.

La première nuit, à Oslo

À 2 heures du matin, la pluie, rabattue par le vent, tambourinait sur les toits d'Oslo. Ekaterina croyait entendre tomber des volées de flèches tirées depuis la ligne d'horizon. La veille encore le ciel était dégagé, mais plus rien ne ressemblait à hier. De la fenêtre de son studio, elle contemplait la ville dont les lumières s'étiraient jusqu'au rivage. Ekaterina avait recommencé à fumer, ce qui l'inquiétait moins que de devoir arrêter à nouveau. Elle avait allumé une cigarette pour tuer l'ennui, calmer son impatience. Dans son reflet, à la fenêtre, elle constata la fatigue accusée par ses traits.

Un déclic la tira de ses pensées, elle se précipita sur son ordinateur pour consulter le courriel qu'elle attendait. Pas de texte, seulement un fichier contenant deux pages d'une partition musicale. Pour les déchiffrer, ce n'était pas en solfège mais en codage qu'il

fallait être expert. Installée dans son fauteuil, Ekaterina s’amusa de ce défi. Elle dénoua ses cheveux, redressa les épaules, jeta un regard à son paquet de cigarettes, renonçant à en griller une autre, et s’attela au décryptage. Dès qu’elle eut compris la teneur du message, elle tapa en retour quelques mots sibyllins.

— Que viens-tu faire dans ma ville, Mateo ? Nous étions censés ne jamais nous rencontrer.

— Je te l’expliquerai le moment venu, si tu as bien compris *où*.

— *Où*, presque trop facilement, mais tu ne m’as pas indiqué *quand*, pianota Ekaterina.

— Va dormir sans tarder.

Mateo ne suggérait pas à Ekaterina d’aller se coucher, mais de couper la connexion. La paranoïa de son ami n’allait pas en s’améliorant. Elle s’était souvent demandé quel genre d’homme il était, à quoi il ressemblait, quelles étaient sa taille, sa corpulence, la couleur de ses cheveux... Blonds, bruns, peut-être roux comme les siens, à moins qu’il ne soit chauve. Elle était encore plus curieuse de sa voix. Mateo parlait-il vite ? Avait-il une élocution posée ? La voix était ce qui la séduisait le plus chez

un homme. Belle, elle pouvait occulter bien des défauts ; pédante, gouailleuse, trop haut perchée, elle disqualifiait tout prétendant, même le plus sublime. Ekaterina avait le don de l'oreille absolue. Selon les circonstances, c'était une bénédiction ou une calamité. Étrangement, elle ne s'était jamais interrogée sur l'âge de Mateo. Elle s'imaginait être la doyenne du Groupe, une jeune doyenne, mais elle se trompait.

Les doigts suspendus au-dessus du clavier, elle hésita et finit par partager son inquiétude :

— Si le temps n'évolue pas, il faudra changer nos plans.

La réaction de son interlocuteur se fit attendre. Enfin, Mateo lui donna une information qui semblait le préoccuper davantage que la météo du lendemain.

— Maya ne répond plus.

— Depuis quand ? pianota Ekaterina.

L'écran resta inerte. Elle comprit que Mateo avait brusquement mis fin à leur échange. Elle ôta la clé USB de son ordinateur, interrompant à son tour la liaison avec le serveur relais qui

empêchait que l'on puisse la localiser. Elle retourna à la fenêtre et s'inquiéta en voyant que la pluie redoublait d'intensité.

Ekaterina occupait un logement au dernier étage d'un immeuble qui hébergeait des enseignants de la région. Une tour rectangulaire haute de quatorze étages, en briques et bardages, se dressant au croisement de Smergdata et de Jens Bjelkes Gaten. Les cloisons étaient si fines que l'on entendait tout ce qui se passait dans les studios adjacents. Ekaterina pouvait se dispenser d'une montre, elle reconnaissait chaque heure de la journée et de la nuit à ses bruits. Le voisin de palier venait d'éteindre sa télévision. Il devait être 1 h 30, le moment de prendre un peu de repos si elle voulait avoir les idées claires au réveil. Elle éteignit sa lampe de bureau et traversa la pièce jusqu'à son lit.

Le sommeil ne venait pas. Ekaterina ressassait ce qu'elle devrait accomplir. Dès 8 heures, elle s'installerait à la terrasse du Café du Théâtre, au pied de l'hôtel Continental, où aux beaux jours les clients prenaient leur petit déjeuner. Son sac contiendrait un appareillage